

Jean pierre Morcrette

Le point de vue du Soleil

nouvelle

© 2024 Jean pierre Morcrette

Le point de vue du Soleil*

Jamais ils ne pratiquaient leur activité durant la nuit. Je ne peux pas le savoir, vous avez raison. Si je n'irradie pas, rien n'existe. Je déteste l'ombre, mon pire ennemi. J'ignore ce que cet adversaire trafique derrière mon dos. Ils se réunissaient toujours en ma présence. Certes, lorsque les nuages me tamisaient, ils s'en accommodaient, mais leurs ébats prenaient tous leurs sens et leurs saveurs quand je brillais, pour eux, pour moi. Nous étions trois de la partie. L'un, très vite, se mettait nu ou quasi nu. Prude et prudente vis-à-vis des voisins, un intrus éventuel, la belle-mère qui a la clé, le mari surgissant à l'improviste, l'autre se laissait baisser le pantalon puis la culotte gardée au mollet afin de tout remonter vite fait en cas de besoin. Le chemisier déboutonné, le soutien-gorge

relevé, puis le pantalon et la culotte tombés formaient deux sortes de bouée, au cou et aux pieds. L'un voulait tout enlever. L'autre résistait et, en fonction de la saison, consentait à libérer la bouée du haut, rarement celle du bas.

Les préliminaires pouvaient commencer. Volontaires pour l'un, attentiste pour l'autre qui recevait caresses et baisers sans prendre d'initiative. Le Bâtonneux, ce nom s'est imposé à la vue de son engin, s'y habituaît malgré un certain agacement, convaincu que c'était la nature de l'autre. Je doute de la véracité de la chose. Malgré tout, il devait espérer une surprise, une nouveauté. Leurs ébats se tenaient surtout dans la cuisine.

Un premier contact les amenait vers la porte du jardin exposé plein sud. Je les atteignais d'abord à cet endroit. Le Bâtonneux faisait en sorte d'y arriver quand mes rayons touchaient l'encadrement de la porte, ouverte à la belle saison, à demi fermée, ou fermée le reste du temps. Quelques baisers, cou, bouche, oreilles, de rares enlacements, des mots doux inévitables, tantôt une ou deux expressions inédites. Je me souviens d'un Je te prends la peau, d'un Tu me mangeras encore dis, d'un Avale-moi tout. Comment peut-on dire des choses pareilles ?

Une main de l'un caressait les fesses de l'autre, et si l'autre ne portait pas de robe ou de jupe, le bouton du pantalon s'ouvrait de la seconde. Ceux de la braguette du Bâtonneux étant délicats à défaire, l'instant semblait suspendu, assez bêtement, à cette besogne brouillonne. Parfois, l'un buvait du vin versé dans un verre posé sur la table de la cuisine et le déversait dans la bouche de l'autre. Il lui aspirait alors d'un coup le vin, se reculait de quelques centimètres, le sirotait, se léchait les lèvres, puis les siennes. Il prétendait ainsi en rehausser la saveur et affirmait être le seul à déguster un vin si subtilement bonifié. L'autre acceptait le jeu, mais son inquiétude transparissait. À l'occasion, le Bâtonneux déclarait vouloir en verser dans la fente entre les jambes de la Taiseuse, là où il souhaitait engager son engin, pour s'en régaler ensuite. Pourquoi faisait-il semblant, lui qui se targuait d'être un amateur, presque un œnologue comme ils disent, d'oublier mon rôle capital dans l'élaboration de ce breuvage ancestral ? J'ai beau être une étoile naine, vous devez compter sur moi pour boire et manger !

Les pantalons étaient maintenant tous les deux baissés, les mains de chacun occupées devant derrière, et c'est à cet instant que l'un entraînait l'autre dans le jardin où toute mon énergie, en fonction de la distance où j'étais par

rapport à eux, se déployait. Assez vite, la Taiseuse arrêta de secouer l'engin du Bâtonneux et se le mettait en bouche. C'était l'une de ses rares initiatives prise à un moment opportun pour une raison qui m'échappe.

Nous les étoiles, nous avons bien d'autres problèmes depuis que nous connaissons notre mortalité. C'est ce qui nous est commun avec les humains, même si l'échelle temporelle n'est pas la même. Que nous étions là avant eux nous donne-t-il le droit de les juger ? Aujourd'hui, je sais mon extinction ou ma transformation en autre chose de plus grand et de plus rouge dans un peu moins de cinq milliards d'années. Je relativise l'existence. Je suis au milieu de ma vie, et l'on me prédit une agonie de plusieurs millions d'années. Votre Terre ne sera qu'une fournaise, un désert de cendres, l'enfer, si je peux me permettre d'emprunter un de vos mythes.

Bon ! revenons à nos observations. Le Bâtonneux entraîna la Taiseuse qui gardait sans relâche son engin en bouche. Il se replaçait dans ma lumière et, la tête haute, les yeux clos, il disait Oui, vas-y, encore. Il s'adressait autant à moi qu'à l'autre. Même si j'éprouvais de la satisfaction à participer à ce jeu triangulaire, je n'en comprenais ni les tenants ni les aboutissements.

D'une main, l'un continuait à fourrager entre les jambes de l'autre. Le verbe est-il adapté à cette besogne ? Il se contorsionnait pour y arriver, et ne cessait de caresser tour à tour fesses ou seins. Et le moment viendra où la Taiseuse séquestrera la gueule du Bâtonneux de sa main. Ça devait le frustrer, j'en suis certain, de ne pas pouvoir crier à sa guise sous prétexte que les voisins l'entendraient.

Une fois, l'un disait vouloir écouter le plaisir de l'autre. Or, la Taiseuse restait sans cesse aux aguets d'un éventuel coup de sonnette, une voiture qui approche, une clé dans la serrure, une porte qui s'ouvre, son mari, ses enfants, un ouvrier, un livreur. Le Bâtonneux se demandait comment on pouvait être là tout en étant ailleurs. C'est, on me l'affirme, quelque chose de féminin. J'ai du mal à y croire ; nous les étoiles, malgré les jolis noms que vous nous attribuez, n'avons ni sexe ni genre. Quand il lui arrivait d'émettre de petits sons, on ne peut pas vraiment appeler ça des cris, la Taiseuse se les gardait en gorge, les séquestrait, alors que le Bâtonneux appréciait pouvoir les entendre dans leurs puissances expressives. Quelle emphase ! Pour qui je me prends ? Si tout est à l'extérieur pour l'un, y compris ce qui pendouille entre ses jambes, pour l'autre, tout semble se situer à l'intérieur.

Au début de leur liaison, la Taiseuse avalait la giclée de l'engin bâtonnien, et se léchait les babines comme si elle dégustait de la crème ou du miel. Quelques années plus tard, les lèvres serrées, elle se précipitera à la salle de bain, sautillant en raison du pantalon baissé et fermera la porte. Le Bâtonneux demeurera debout dans le jardin, sonné par cette issue et, finalement, par le grotesque de la situation. Il appréciera, j'en suis certain, cette porte close. Ça lui évitera d'entendre crachats et rinçages de gosier qu'il ne pourra manquer de visualiser malgré tout. Ils n'en sont pas encore là. Ceux dont je parle, évidemment j'en connais, en éclair et en chauffe des milliards, restent encore gourmands de tout ce qui appartient à l'un et à l'autre. Mais je ne m'invite jamais dans les chambres aux volets fermés, dans les placards, les caves, les souterrains, les grottes.

Je suppose que la Taiseuse et son mari, une autre variété de bâtonneux, se cachent la nuit dans leur chambre. Là, je ne peux les atteindre. L'unique fois où je les vis à l'extérieur, c'était au tout début de leur installation dans cette maison. Les enfants n'étaient pas nés, le chien non plus. Ils étaient allongés sur une couverture dans un coin du jardin qui deviendra peu à peu hors de ma portée. Cette fois-là non plus, aucun cri

ne sortit de la bouche de la Taiseuse. Seul un râle grave et bref s'échappa de celle du mari, aussitôt arrêté par la main de l'autre qui secoua la couverture, la plia et rentra à la cuisine terminer la vaisselle.

Le mari alluma une cigarette, se dirigea au salon et se jeta sur le canapé. À quoi bon parler du mari ? De toute façon, c'est fini. Un jour la Taiseuse le quittera. Bien sûr, se disait-elle, il y a les enfants, la maison, l'argent qui manque, bientôt ce sera possible, le Bâtonneux l'aimait, des choses comme ça. Toutes les semaines, je ne ratais leur rendez-vous pour rien au monde. Vous me direz que le monde et l'univers...

Les années, enfin ce que vous nommez ainsi, passèrent. Au début de leur relation, le chien aboyait quand l'un s'approchait de l'autre. Maintenant, il se tient à distance, somnole d'un œil, et les regarde besogner. Il doit en savoir plus que moi sur la finalité de tout cela. Les chiens et d'autres animaux le font aussi. J'ai beau être à presque 150 millions de kilomètres, je vois tout, sauf la nuit, car je suis occupé ailleurs. Un jour d'été, contrairement à son habitude, la Taiseuse était nue, assise sur la grande table en plastique du jardin. Cette nouveauté me ravit. Étonné, j'attendis.

Le Bâtonneux mit sa tête entre les cuisses de l'autre et goûta ce qui s'y trouvait. Je chauffais sans bouder le corps de mes deux amis, oui, ils sont devenus intimes, si le sens de ces mots ne m'échappe pas. Je devinais que la Taiseuse, cette fois-ci, s'abandonnerait dans un état qui lui ferait enfin exprimer sa volupté. Certes, je connais le mot et non la chose. Qui peut se targuer d'être parfaitement au fait des mots et des choses auxquels ils réfèrent ? Qui peut dire ce qu'est le soleil, astre du jour, flambeau du monde, et ainsi de suite ? Je vous le demande ! Qui peut imaginer les sensations qu'il éprouve, voilà que je me mets à parler de moi à la troisième personne à l'égal d'un dieu, d'un empereur, d'un roi, d'un petit chef, qui peut donc imaginer les sensations ressenties lorsqu'il enfièvre et caresse la peau de deux humains apeurés de solitude intérieure et assoiffés de ce que je ne comprends pas moi-même ?

Désespéré de manquer quelque chose, j'aperçus de lourds nuages gorgés d'eau. Le visage de la Taiseuse se décripait, les yeux abandonnaient la fermeture, la bouche s'entrouvrait. Sans abuser de ce vocabulaire, ce qu'elle émettait me touchait, une fois n'est pas coutume. Le Bâtonneux se releva, et, un bref instant, je vis entre les cuisses de l'autre l'origine du terrien.

D'après ce que j'en sais, les humains s'interrogent sur le sens de leur existence en général, en particulier sur ce qui les pousse à pratiquer de telles activités, et y consacrer autant d'énergie. S'il semble y avoir de diverses combinaisons possibles, s'agissant de moi, je propage ma lumière et ma chaleur sans me poser de questions devant l'évidence que c'est ainsi depuis des lustres. Toujours assise sur la table du jardin, la Taiseuse resserra les jambes. Le Bâtonneux les écarta avec douceur, se leva, tira son corps vers le sien, et, une fois dedans, s'affaira. De légers nuages embrumèrent mes rayons, et de plus denses les diffusèrent. Une pluie d'orage s'abattit sur des kilomètres à la ronde. Ce fut tout.

Ne me demandez pas de vous expliquer le temps, je l'ignore davantage que le sens de la vie. À un moment donné, une ouverture dans les cumulonimbus me permit d'y passer quelques rayons. Mes amis étaient encore sur la table malgré la pluie. L'un s'activait, faisant tout trembler. L'autre le prenait entre ses bras, ses jambes, l'embrassait. Je les atteins sur leur peau nue satinée et détrempée. Un dernier éclair jaillit suivi d'un coup de tonnerre, et à ce moment, j'en suis certain, la Taiseuse cria après le grondement de la foudre, puis, à son tour, le Bâtonneux hurla comme une bête.

Depuis ma fréquentation du genre humain, il n’y a pas si longtemps, j’apprends beaucoup. Contrairement aux animaux sur la Terre, l’humain, s’il maîtrise tant bien que mal l’exercice du langage parlé, a des difficultés à réprimer les cris spontanés, et là, il ressemble à ses cousins non humains. Il rit, sanglote, pleure, hurle quand il a mal ou si l’inattendu le surprend.

Soudain, la table du jardin s’effondra et entraîna mes amis sur l’herbe inondée. Leurs cris se transformèrent en forts éclats de rire, ce qui est, paraît-il, le propre du terrien. Alors, l’un prit les mains de l’autre pour l’aider à se relever. Ruisselants, magnifiques, le Bâtonneux et la Taiseuse se dirigèrent sans hâte vers la maison. Avant d’y entrer, ils se retournèrent et contemplèrent l’arc-en-ciel jusqu’à ce qu’il s’évanouisse.

2019-2020, in *Une sale manie*